10e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MATOUB LOUNÈS

Une voix s'éteint, un militant meurt, mais l'artiste demeure...

Dix ans après, tu n'es plus là, tu es parti. Tu ne reviendras point.

Le soleil ne se lève plus sur les montagnes et ne brille plus sur la Kabylie.

De mon côté également, mon soleil a cessé de briller. La chaleur s'est rafraîchie. "tassaw turwed asemmid." J'ai froid en proie à l'effroi.

Frère de langue et de cœur, ami d'enfance et d'école, camarade de route et de joute, compagnon de lutte et de combat.

Depuis, le deuil gagne les cœurs et s'y installe. Les interrogations sont interminables.

Le silence est pesant, un silence de mort, ta mort, Matoub Lounès. Dix ans après, la comédie continue, plutôt la tragédie dans laquelle a été mise en scène ta disparition, symbole de la démocratie et chantre de la chanson kabyle de la liberté.

Ta mort sonne le glas et nous annonce un changement, un grand vide en Kabylie : ta voix éteinte a emporté avec elle l'élan que tu avais jusque-là suscité par tes vifs messages d'espoir.

Une voix s'éteint, un homme tombe, un militant meurt et l'artiste demeure à jamais.

Matoub, je te croyais immortel, il me semble bien que tu le sois même après ta mort. Oui, tu vivras en immortel dans nos cœurs, dans nos mémoires et dans nos oreilles.

Ta chanson vit et vivra encore.

Dix ans après, je pleure ta mort, je regrette ton absence. Tu me manques.

Tu manques à ta famille, à tes fans et à ton peuple : tamurt est orpheline.

Artisan du mot, artiste du verbe, amateur du sens et animateur du contre-sens, tu es le moteur et promoteur de la rhétorique à l'ancienne comme le faisaient les grands orateurs tribains dans la tradition kabyle et berbère.

Photos : DR

Fierté et orgueil à Tamazgha, à la Kabylie et à ton village qui t'a vu naître un jour, un jour du mois de janvier de l'année 1956 et qui t'a vu mourir un autre jour, un jour du mois de juin de l'année 1998.

Tu as grandi ta patrie, tu as brandi ta montagne et tu as honoré ton peuple.

Tu trouveras dans ma missive, cette lettre posthume, toute ma gratitude pour tes actes que tu as posés et tes actions que tu as menées. Inscrite dans le déterminisme et le réalisme, ton œuvre en témoigne au quotidien. Par le sceau indélébile de ton empreinte, tu as marqué le flux et le reflux des souvenirs dans la mémoire collective.

Tu en as fait, tu en as beaucoup fait, même si la mort t'a arraché à l'orée de la maturité. Tu es né le 24 et tu es mort le 25 : un jour de ta vie a été plus fertile que la vie stérile de tes bourreaux et de tes fossoyeurs.

Dix ans après, le mystère de ta mort est toujours là, il n'est pas élucidé, il a été même éludé par certains pour ne pas dire la vérité. Le terrain de ta mort est parsemé de cryptes et de zones d'ombre. L'affaire, complexe, se complique encore plus, allant d'un secret de Polichinelle à un secret d'Etat.

Point de procès, point de jugement et point de verdict.

Qui est l'auteur et qui est coupable de ton assassinat ?

L'interrogation se poursuit...

Hier, je suivais ta logique et aujourd'hui je suis ton regard : il y a convergence au même point, au point de départ, au point mort, au point de ta mort. Tu sais donc les causes ! Tu connais également les auteurs ! Dis-moi ! Dis-nous ! Nous n'en savons rien, plutôt nous avons peur de savoir. Est-ce pour celà que tu ne veux pas dire ?

Paix à ton âme, gloire à ton œuvre. Tu es une légende. Tu passes à la postérité. Tu entres dans l'Histoire par la grande porte et en grande pompe.

J'ouvre le livre d'Histoire à la page qui t'est consacrée, écrite de ta propre main. Dix ans après, ton âme ne s'est pas apaisée et ma douleur ne s'est pas estompée. Tes criminels vivent à l'ombre de l'injustice. Je me pose des questions comme tant d'autres personnes à la recherche de la justice à propos de la mort du juste :

Qui est le cerveau persécuté, qui a concocté et commandité l'ordre ?

Qui est le bras amputé et imputé, qui a répercuté l'ordre ?

Qui est la main rapportée, qui a exécuté l'ordre, l'ordre de tuer ?

Les criminels à la conscience noire, aux mains sales se démasqueront-ils un jour ?

Continueront-ils à garder leur terrible secret ?

Puisse ce secret les ronger jusqu'au dernier souffle et leur procurer d'affreuses tortures morales.

Il n'y aura pas de châtiment assez lourd pour eux. Ton ombre viendra poindre chaque nuit pour hanter leur sommeil : «d'anzaw ar awen-d isawlen».

Ce sera une maigre consolation pour moi.

Pour ma part, je ne faiblis pas et n'abandonne pas, comme je n'oublie pas et ne pardonne pas.

Ainsi, je poursuis dans ma quête et formule ma requête dans laquelle je demande solennellement à la justice de passer pour faire toute la lumière sur l'assassinat du fidèle et loyal militant.

De là à l'Au-delà, Matoub, tu es toujours là.

Salut l'artiste.

Malika Domrane

LA CHRONIQUE DE LA HARRAGA DU CERVEAU

«Kabsa chemma»

Sommes-nous morts ? Last night, I had a dream ! Un homme habillé de blanc s'avança vers moi et me dit : «Vous êtes morts, vous êtes tous morts. Il s'éloigna ensuite en marmonnant : l'Algérie est peuplée de morts.» Le matin, en repensant à mon rêve, j'ai fini par comprendre. L'homme habillé de blanc a dit vrai.

Nos gouvernants, eux, ont compris cela depuis longtemps. Ils ont compris que nous sommes morts. Alors, c'est pour cette raison que les problèmes de la vie ne les intéressent pas !

Si le projet de la mise à niveau de l'entreprise algérienne ressemble à de la mise à plat, ce n'est pas là un échec puisque l'échec ne signifie rien pour les morts. Nous n'avons pas non plus échoué le projet de privatisation de l'entreprise publique, les morts n'échouent pas, monsieur. Si nous ne voulons pas reconnaître qu'il existe des entreprises publiques rentables, ce n'est pas parce que nous sommes menteurs, les morts ne connaissent pas le mensonge, monsieur. Si nous ne voulons pas sauver plusieurs secteurs de l'économie, alors que nos caisses sont bien remplies, ce n'est pas parce que nous sommes radins ou voleurs puisque l'argent ne veut rien dire pour les morts. Et donc, c'est parce que l'argent ne veut rien dire pour les morts, que les banques publiques financent de grands moulins à vent !

C'est parce que aussi nous sommes morts qu'il est inutile de construire des logements décents et suffisants, les morts habitent les tombes ! Et puis, la qualité et le confort pour les morts ne veulent rien dire ! Enfin presque, puisqu'il existe une certaine catégorie de morts en Algérie enterrés dans de très beaux mausolées construits dans des cités interdites. Mais ils sont morts quand même ! Quant aux Algériens qui habitent les F, eh bien le F signifie pour nous les morts «fuite». Nous habitons des appartements pour fuir notre triste réalité qu'est la mort.

Enfin presque, parce qu'il y a beaucoup de F moins confortables que nos tombes. Les pays voisins nous dépassent de loin et dans tous les domaines, nous ne leur en voulons pas et ne les jalousons pas. Les morts ne jalousent pas les vivants et ils n'éprouvent pas le besoin de gagner par «ennif» puisqu'ils n'en ont plus, leur nif est rongé par les bestioles qui pullulent dans leurs tombes. De plus, les morts appartiennent à un monde où la compétition et «el guelb» ne veulent rien dire. Nous n'en voulons pas non plus aux voisins lorsqu'ils nous chipent notre poisson et nos touristes, les morts ne se défendent pas, puisqu'ils n'existent plus.

J'ai compris aussi pourquoi les criminels qui ont les mains maculées de sang ne sont pas châtiés, comment châtier un mort qui tue un mort ? C'est un non-sens ! On ne châtie pas non plus ces personnes qui commettent des crimes économiques et qui saignent le pays, ils ne peuvent pas être criminels les morts ! Ils jouent aux criminels pour passer le temps.

Dieu merci, je suis soulagée, si notre patrie l'Algérie est reléguée au dernier rang, ce n'est pas parce que nous sommes des incapables, mais c'est tout simplement parce que nous sommes morts !

Pourquoi ces Marocains déversent leurs produits toxiques dans nos barrages ? Ah ! si seulement nous étions vivants !

Seulement, dans ce grand cimetière qu'est l'Algérie, il y a certains vivants qui ne veulent plus vivre parmi les morts. Ils veulent aller dans le monde des vivants. Ceux qui réussissent à passer dans l'autre monde, vivent marginalisés puisqu'ils sentent la mort. Il y a aussi ceux qui meurent avant d'arriver à destination. On les appelle les «harraga».

Pour tous ces morts qui regrettent d'être morts et qui étouffent dans leur tombe, pour tous ces vivants que l'on rejette parce qu'ils sentent la pestilence de la mort et pour tous ces harragas qui meurent avant d'arriver à destination de la vie, je prends une grosse dose de chique dans une «kabsa chemma» et je snife une grande «rafaâ chemma» pour rester zen au sein de cette «oumma» qui ne sait comment sortir de sa «roumma».

Une harraga du cerveau